Régis Jauffret - Clémence Picot

J'habite boulevard Saint-Michel, je viens d'avoir trente ans,
Et n'ai pas honte de dire ma profession : je suis infirmier de nuit.
Dans la vie normale je suis seul, et en dehors d'un vieil oncle demeurant dans le marais,
C'est le vide total. Bien sûr, à l'hôpital je croise plein de gens, ils sont sans importance
Sauf une collègue qui assure la garde au rez-de-chaussée, et comme je suis
Au premier étage, alors je la croise quand je rentre, quand je sors.
Pour être un peu tranquille dans mon travail et puisque la loi me le permet,
J'administre à tous les malades de mon service, surtout aux insomniaques,
Des hypnotiques efficaces ayant fait leurs preuves sur les rats des laboratoires
Pharmaceutiques qui nous bichonnent avec des boîtes de chocolats à la fin de l'année
Pour notre fidélité à leurs produits. Après la distribution, je peux m'asseoir
Dans l'infirmerie et attendre qu'on ait besoin de moi malgré les médicaments
Pas toujours aussi radicaux qu'on pourrait le croire. En général on me fiche la paix,
Mais il y a des nuits où ils ont l'air de s'être donné le mot pour m'emmerder,
Alors ça sonne dans trois chambres à la fois, et comme je n'ai personne pour m'aider,
Je dois me débrouiller comme un grand, tout seul, je pique, je rassure les anxieux.
Avant que je m'en aille, le matin, les femmes de service préparent les plateaux
Du petit déjeuner. À huit heures, on m'a remplacé, je peux partir, rentrer chez moi
Et là franchement, je ne m'attarde pas à tailler une bavette avec toutes ces pies
Qui commencent la journée, toutes fraiches, toutes pimpantes. Dehors, je bois un café,
Je fais quelques courses, je regarde les piétons marcher sur le trottoir,
Et je ne sais pourquoi, je les compare à tous ces malades allongés sans force, s
Sns énergie à qui j'ai donné de quoi se reposer toute la nuit.
À neuf heures, je suis à mon tour dans mon lit pour un sommeil réparateur.
En me réveillant, j'ouvre mes volets, je donne directement sur le jardin du Luxembourg.
Quand je ne travaille pas la nuit, je ne peux pas dormir.
Cela arrive souvent lorsqu'on ne bosse pas comme tout le monde,
C'est notre punition en quelque sorte. Alors, dès la tombée du jour,
Je consacre mon temps jusqu'à une heure du matin, à des taches ménagères
Tout en regardant la télé d'un oeil distrait. Après, je tourne dans l'appartement ou
Je sors pour user mon ennui. Mes promenades, vous les connaissez pour les avoir
Déjà lues dans mon précédent livre. Place Furstenberg, je m'assois sur un banc

Et regarde paisiblement ce qui m'entoure, parfois même des touristes me photographient,
Je représente certainement pour eux
Un élément de ce qu'ils iront montrer au bout du monde...

Mes parents n'étaient pas croyants, mais par superstition, ne voulaient pas
Me voir en photo. Un jour, pour des papiers administratifs,
Il nous a fallu des photomatons, on les fit mais je ne devais pas les regarder,
C'était péché, un point c'est tout. D'ailleurs, mes papiers d'identité,
C'était mon père qui les détenait.Voyez un peu si j'étais dans de bonnes conditions
Pour être un garçon bien normal, bien comme les autres.
Tous les dimanches je vais voir mon oncle, il habite au sixième étage et
Bien que vieux, il se débrouille très bien tout seul pour les choses du quotidien.
Il m'attend quand je viens, je le sais, je le sens et lorsqu'on se trouve face à face,
On s'embrasse comme deux bons amis, chaleureusement. Le soir, le quittant,
Je dîne chez ma voisine de palier, maman d'un bambin de dix ans, il reste avec nous
Jusqu'à vingt heures, après c'est l'heure pour lui d'aller se coucher, alors nous,
On reste ensemble. Dans la vie elle a beaucoup souffert, elle est restée toutefois
Très sensible, veuve, elle s'est beaucoup battue pour en arriver là où elle est maintenant.
On a beau dire, les cours du soir ça peut sauver quelqu'un, ce fut le cas pour Christine,
Elle est fonctionnaire avec un salaire qui tombe toutes les fins de mois.
On mange donc tous le deux en écoutant du piano à la radio sous la lumière tamisée
Des bougies qu'elle a soigneusement allumées afin de créer une atmosphère intime.
Nous sirotons la bouteille de bordeaux que j'ai apporté par politesse, mais aussi
Pour nous détendre des stress de la semaine et même parfois, on danse le tango
Pieds nus sur la moquette. Je la quitte juste après le tango car le lendemain
C'est le boulot qui redémarre. Parfois, je reste un peu plus de temps, histoire d'être
Un peu avec elle lorsqu'elle pense à son pauvre mari, mort d'un accident cardiaque.
Elle et moi, on s'entend bien, on pourrait même vivre ensemble, chacun dans son coin
Histoire de ne pas perdre notre indépendance, ainsi nous n'aurons plus cette impression
Parfois pesante d'être seul au monde. Pourquoi ne pas envisager ce projet,
Pourquoi le réaliser me paraît-il impossible alors que...
Mes parents ont eu l'idée généreuse de me laisser leur appartement avant de mourir,
Je leur en suis reconnaissant car il me permet de faire une économie substantielle,
Sauf les charges de copropriété, le chauffage électrique

Et les taxes foncières et d'habitation.
Mes parents ont été exemplaires, mais ai-je pour autant envie de faire comme eux,
Me marier, avoir des enfants et leur laisser mon appartement plus tard ?
Mes vacances, je les passe à Paris, je visite tous les sites touristiques avec
Mon appareil photo en bandoulière, ainsi j'ai l'impression de ne pas perdre mon temps.
Je passe ma dernière semaine à dormir, histoire d'être frais et dispo pour la rentrée,
Seulement, je sais qu'en dormant trop, je prends quelques risques au niveau du coeur
Et celui d'affaiblir mon cerveau, j'ai vu tant de cas de ce genre à l'hôpital
Que plus rien ne me surprend... Cette semaine de sommeil m'a complètement achevé,
Je dois reprendre le boulot dare-dare.
Mon père travaillait au Bazar de l'Hôtel de Ville et nous habitions pas trop loin
De la rue Mouffetard, ma mère brodait des barboteuses pour compléter
Le salaire du BHV et moi je faisais rien de spécial sinon écouter les histoires
Qu'on raconte en général aux enfants lorsqu'il n'y a pas de télé à la maison.
Maman ne voulait pas de chat chez nous, alors on n'a pas eu de chat, et puis
Il aurait fallu lui donner du lait tous les jours et le lait, ça coute de l'argent.
À l'époque, l'économie était bien vue, il y avait même des cours pour les filles,
Avec la couture et la cuisine. Je me souviens, je ne sais pourquoi je vous dis ça,
La femme du boulanger était gaie, mais pour nous, c'était pas un problème,
Son pain était bon, on prenait le gros pain, pas la baguette, c'est trop cher la baguette.
La tendresse n'était pas de mise dans la famille, mes parents ne se sont jamais aimés,
L'amour était un luxe pour les riches. Le cinéma ou les romans-photos,
Dans la vie réelle, faut les éviter comme la peste, tant ils font de ravages dans les coeurs
Au point de rendre les gens complètement gagas.

Souvent nous allions au jardin du Luxembourg donner à manger aux pigeons
Le pain rassis, mouillé au préalable par ma mère quelques heures
Avant notre promenade, à la condition formelle d'être bien sage et
De ne pas toucher à tout, surtout à ne pas crier, ne pas pleurer pour une glace
À la vanille, au chocolat. J'aurai rien, c'était clair avant de quitter la maison.
Alors, j'en avais pris mon parti, je compensais toutefois en regardant
Tout sur mon passage : les boules de glace posées sur les cornets gaufrés,
Les garçons jouer avec les cerceaux ou les bateaux à voiles,
Ce devait être des gens riches, ces gens-là pour avoir les moyens qu'ils avaient

Pour offrir ça à leurs sales gosses. Je compensais donc comme je pouvais, plus tard,
Je me rattrapais quant à la consommation, je devenais un consommateur invétéré.
Il me reste toutefois un regret, et c'est bien regrettable : je n'ai jamais mis les pieds
Au théâtre des marionnettes de ce jardin, et maintenant c'est trop tard,
Pour qui me prendrait-on si dans un moment de courage absolu
Je m'aventurai à y entrer ? Et puis, je voyais passer tel dans un film
Les balançoires, les tourniquets, avec des sièges en forme d'éléphants.
Demain j'irai contrôler sur place la véracité de mes dires sans omettre de fixer
Pendant une minute le pendule du Sénat comme je le faisais à cette époque-là.
Maman aimait coudre après nous avoir installé sur ces chaises encore payantes, et
Nous espérions toujours que peut-être la dame avec ses tickets ne passerait pas,
Toute économie était bonne à prendre. Timidement, je regardais les statues
De ces hommes et de ces femmes tous entièrement nus, en pierre et non en chair,
Dommage, me disais-je en riant au fond de moi... Poli, après notre balade,
Je remerciais ma mère pour cette sortie qu'elle m'assurait toujours être la dernière...
Pourquoi disait-elle ça ? Je ne sais pas. Mes parents ne riaient jamais devant moi,
Il craignait plus que tout de me voir piquer une crise de fou rire
Pouvant me tuer sur le coup d'après les médecins consultés
Pour ce symptôme peu ordinaire. J'allais aux toilettes lorsque ça me prenait,
Ne voulant pas les inquiéter plus gravement encore,
Les rendre plus fous qu'ils n'étaient déjà. Pourquoi aimai-je tant rire ?
Peut-être était-ce le seul moyen que j'avais pour me raccrocher à la vie,
Une façon de purger un trop-plein d'émotion, impossible à définir pour l'instant.
Un jour, devant maman, j'eus une crise et mon rire se transforma en provocation,
Je la regardai droit dans les yeux, tout en riant aux éclats. Sa première réaction
Fut de me mettre sa main dans la bouche pour boucher le son, mais rapidement
Elle la retira, car je la mordis jusqu'au sang sans le vouloir, je le jure devant Dieu
En levant la main droite en crachant un molard afin de prouver ma bonne foi.

Nous avons connu des hivers froids, des souris mortes
Coincées dans leurs tapettes aux coins des angles de notre immeuble.
Une plus résistante que les autres a su me tenir compagnie,
Je l'entendais aller et venir dans ma chambre, peut-être cherchait-elle
De quoi se nourrir, j'aurai voulu en faire une amie, mais ma mère

Ne l'entendit pas de cette oreille, elle l'a piégea un soir de colère.
Une fois, très jeune encore, je me trouvais seul à la maison et un homme en soutane
Rodait pas très loin de chez nous, je n'étais pas inquiet puisque
C'était un parent à Dieu, seulement je ne sais pourquoi lorsqu'il s'approcha
Trop près de la fenêtre je ne pus faire autrement que de lui donner un coup de fusil
Avec la carabine de maman, je l'ai fait à sa place, elle n'était pas là
Pour le faire elle-même. À son retour, pas contente d'avoir un mort inanimé
Devant chez nous, elle appela la gendarmerie pour nous en débarrasser.
Tout le monde a pensé qu'il s'était suicidé, mais on ne trouva jamais l'arme
L'ayant aidé à accomplir sa tâche, mais comme c'était un clochard
On ne fit aucune enquête, et dans le fond ce n'était pas plus mal de mon point de vue.
Depuis ce jour-là, je n'ai plus jamais touché à un fusil, je lui préférai l'école
Où j'étais entré avec bonheur et dès les premiers jours je me fis remarquer
Par mon enthousiasme à aider la maîtresse et à faire régner l'ordre dans la classe.
Dès que je rentrais à la maison, j'aimais aider ma mère à éplucher les légumes,
À la soutenir dans ses occupations quotidiennes. Mon père m'enseignait
La composition des aliments et pour me montrer son savoir,
Il improvisait de longs discours sur tout ce qu'il trouvait dans la cuisine,
N'importe quoi, ça n'avait pas d'importance,
L'essentiel pour lui était de parler à son fils. Je ne comprenais pas tout,
Il dissertait sur de minuscules objets tournant dans l'atmosphère à la vitesse
De la lumière, je regardais la lampe éteinte, me demandant où était le rapport
Avec les mots de mon père. Lui, trônait sur un piédestal intellectuellement,
Et moi, je faisais la vaisselle avant d'aller me coucher.
Maman s'est toujours bien occupée de moi, préférant me voir gentil
Plutôt que méchant avec mes camarades, et mon père en coeur avec elle
Se mettait à la suivre sur ce chemin houleux, oh combien discutable.
Alors à l'école je me tenais penaud dans mes basquets et mon jean serré,
Restant calme coute que coute, quant au fond de moi, bouillait le feu ardant
D'un Cypango dans ses mines lointaines et heureusement les portes des sésames
S'ouvrèrent à la voix de son maître auquel je vouais une adoration ravageuse.
J'avais reçu d'ailleurs l'ordre de n'adresser la parole à aucun homme sauf si
On me l'avait présenté auparavant d'une façon formelle.
Comme Rousseau, je ne devais toucher à rien de la chair des autres et

Consacrer mon temps aux études et à l'admiration de ma maîtresse...
Mais sans arrières pensées.

Mon attention devait obéir à mes injonctions de ne pas s'égarer
Comme trop souvent elle se l'autorise, je devais impérativement la centrer
Sur les cours données par ma maîtresse d'école, tout garder dans ma mémoire
De ce qu'elle disait et même de ce qu'elle ne disait pas.
Mon père, pas spécialement reconnu pour son héroïsme, m'avait toutefois
Inculqué un mode d'emploi pour retenir mes leçons et ici je l'avoue honteusement
Je ne veux pas vendre ce secret gardé en famille depuis plusieurs générations.
Tout est clair dans mon esprit et je peux, si vous le demandez expressément,
Vous décrire par le détail les moindres évènements de ma vie allant
Du jour de ma naissance au moment si merveilleux où ma plume,
Sous mon autorité, écrit ces mots sortant de cette dite mémoire auquel je dois tout.
Il me suffit de le vouloir pour ressusciter sans effort n'importe quel cours
Donné par ces hommes et femmes ayant consacré leur temps
Et leur énergie à nous passer ce que d'autres leur ont appris dans
Des circonstances identiques à celles que je vécus.
Ainsi, à l'hôpital où je travaille la nuit, lorsque les malades me le permettent
Je m'installe dans un fauteuil, pas spécialement confortable, je ferme les yeux
Et je me propulse dans les sphères d'un cours de math ou de littérature appliquée
Que je n'avais pas bien compris à l'époque, mais maintenant avec le recul
Et surtout l'expérience qui est la mienne, je découvre des angles de compréhension
M'élevant au sommet de mon talent à remonter le temps à partir
De ma mémoire infaillible. La voix même de mes professeurs me revient
À l'identique, ils nous criaient dessus ce qu'il fallait savoir pour avoir le diplôme,
Et tout ça pour se trouver comme un con à jouer les infirmiers de nuit
Dans un hôpital à Paris. L'éducation donnée par mon père
N'était pas des plus joyeuses, des plus optimistes, en cela il avait hérité
De l'esprit malsain de Ciorant qu'il n'avait jamais lu, car il ne lisait jamais
Sinon un journal récupéré tous les jours dans un café près de sa boutique
Et dont le patron était un ami. Donc, à la maison ce n'était pas drôle,
Alors pour ne pas m'ennuyer, j'inventais des histoires, j'utilisais les objets
De chez nous pour mes personnages et le salon, la chambre, pour mes scènes,

Les plans de mes films en noir et blanc, la couleur n'existant pas dans ces années-là.
En agissant ainsi avec ces meubles, j'étais moins seul au monde, et
Avec mes ustensiles d'écolier : les crayons, les gommes, les buvards publicitaires
Que papa récupérait je ne sais où, et tout cela contribuait à m'initier
À créer en permanence pour ne pas mourir d'ennui, ne pas mourir tout court.
Avec le temps, ils étaient même devenus mes amis, mon petit monde à moi,
Je les aimais comme des personnes et jamais, oh grand jamais, ils ne m'ont déçu,
Ils étaient toujours là à satisfaire mes désirs, sans rechigner, sans grommeler
Comme le ferait n'importe quel humain rencontré sur ma route
D'homme normal ne voulant pas rester enfermé chez lui toute sa vie.
De ce temps-là, il me reste une passion difficile à jeter au panier, j'aime les cahiers,
Tous les cahiers, puis aussi, pourquoi vous le cacher, les vieilles chaises trop usées
Elles me font rêver à ce temps-là maintenant, temps à tout jamais révolu.